

16/07/2011 À 00H00

# «Si vous étiez élu président, vous feriez quoi pour la culture ?»

**GRAND ANGLE** Débat. Vendredi, durant le forum «Aux arts, citoyens !» organisé par «Libération» à Avignon, artistes et politiques se sont interrogés et confrontés sur le devenir de la culture à quelques mois de la présidentielle.

Par **ERIC LORET** Envoyé spécial à Avignon

Scoop chez les papes. Nicolas Demorand a 5 000 amis Facebook mais il dîne parfois seul. Martine Aubry aussi, et elle est libre pour dîner avec lui, si ça l'arrange. Il est 16 h 30 dans l'amphi ATO2 de l'université d'Avignon et le public, tout acquis, rigole à tout rompre. Il faut dire qu'Aubry vient d'annoncer une augmentation du budget de la culture de 30 à 50% si elle est élue, et qu'elle est réconciliée avec Twitter. A peine quelqu'un posera vers la fin une question cornue à la candidate socialiste : la corrida et ses tortures resteront-elles au menu culturel ? Arles n'est pas loin mais la réponse est néanmoins : oui. On a vu passer Jack Lang vers 13 heures, quelques permutations ont eu lieu dans le programme de la journée : Eva Joly a prévenu la veille qu'elle ne pouvait pas venir et a été remplacée par Philippe Meirieu, président du conseil fédéral d'Europe Ecologie - les Verts et professeur en sciences de l'éducation à Lyon-II. Du coup, celui-ci, prévu lors de la table ronde finale, se transforme en Jean-Louis Borloo, invité surprise. Seul élu de droite à avoir accepté l'invitation de *Libé*, l'ancien ministre de l'Ecologie a eu un discours très clair : pas de candidature présidentielle possible sans engagement pour la culture.

Ce forum est d'un genre un peu particulier : tenu au mitan du Festival d'Avignon, il confronte six artistes à six personnalités politiques venues s'expliquer sur leur programme en matière de culture. La règle du jeu est simple : tous les candidats déclarés à la présidentielle des partis républicains se sont vu offrir de participer. On déduira des présences et des absences ce qu'on voudra. L'ambiance est chaleureuse, comme on dit, sauf un écran Windows projeté derrière les intervenants, envoyant tous les quarts d'heure des messages de détresse comme quoi il s'éteindra sous dix secondes.

## **Culture et politique, quel rapport ?**

Le lièvre est vite levé par la plupart des invités. Ce qui constitue la crise actuelle de la culture (car la culture a beau être par nature en crise, ça ne l'empêche pas d'aller plus mal), c'est précisément d'avoir été mise à part de la vie, comme si le vivre-ensemble de la politique n'avait aucun rapport avec la représentation qu'on se fait du monde, comme si pouvaient vivre ensemble des gens qui n'avaient pas envie de discuter ensemble. Denis Podalydès évoque *«une dépression de la culture»*. Lui qui a incarné Nicolas Sarkozy a l'écran tacle son modèle : *«Quand les présidents de la République ne semblent pas cultivés, même si c'est faux, la culture reflue.»* L'acteur pointe l'anti-intellectualisme actuel d'un côté et une vision vulgarisatrice de la culture de l'autre, culture dénoncée comme intimidante et qu'il faudrait à tout prix rendre *«accessible»*, comme si c'était un territoire reculé. Philippe Meirieu lui emboîte le pas et parle de *«société du caprice mondialisé, où la pulsion de consommation est devenue la matrice du comportement humain. Le contraire du désir. Le désir réalisé produit du désir, la pulsion réalisée produit un électroencéphalogramme plat»*. Or le désir est ce que l'art cultive.

Un peu plus tôt, Jean-Luc Mélenchon, avouant volontiers son *«matérialisme historique»*, avait convoqué le totem, le tabou et La Boétie (*Discours de la servitude volontaire*) pour clouer au pilori la *«culture globalitaire»* du capitalisme : domination masculine, dégoût de soi et des autres, violence, entre autres, dans une intervention très théorique questionnant l'esthétisation du politique. La culture et la révolution citoyenne, à terme, ne faisaient plus qu'un. Du côté de Martine Aubry, moins de théorie et une approche plus simple, éloignée du *«tout est politique»*. Les exemples pris par la candidate montrent comment une exposition pouvait engager au débat et à la prise de conscience.

## Quels programmes pour la Culture ?

A chaque débat ou presque, la question était posée aux politiques : «*Concrètement, si vous étiez élu président ou nommé ministre de la Culture, vous feriez quoi ?*» Il faut que dire que les socialistes n'ont pas franchement été à la fête durant la journée. Stanislas Nordey accusant la politique socialiste des années 1997-2002, Christophe Honoré notant l'absence tonitruante du mot «art» dans les trente engagements du PS, Jean-Pierre Vincent plaisantant qu'il n'allait pas s'engueuler avec l'écrivaine et députée socialiste Aurélie Filippetti mais qu'il engueulerait bien François Hollande, s'il était là. La balle lui est renvoyée par Filippetti : les politiques veulent bien se faire tancer, mais encore faudrait-il que les artistes les aident à sortir de la «*dictature de l'urgence*» : «*On est depuis au moins vingt ans dans une crise de la représentation, théâtrale et politique.*» C'est l'argument d'Oscar Wilde : si la météo de Londres a changé et si le fog s'est épaissi, c'est aussi un peu la faute des impressionnistes.

Concrètement, Jean-Luc Mélenchon propose de commencer par déprécariser, condition sine qua non d'un programme culturel. Philippe Meirieu, spécialiste de l'éducation, propose d'insister dans le cadre de celle-ci sur la «*dimension culturelle des savoirs*» ce qui lui permet de définir le mot «culture» non comme un produit mais comme un processus d'échange. Sa façon de tirer à boulet rouge sur une école «*pilotée par les bilans de compétence*» a été très applaudie : «*Nous sommes assujettis à ne plus enseigner mais à reproduire, les choses et les gens ne valent plus que par leur employabilité*», a regretté Meirieu. Martine Aubry évoque également le rôle «*émancipateur*» de la culture et envisage une approche globale passant par l'éducation.

## Et où prend-t-on l'argent ?

Si tous ne sont pas d'accord sur l'articulation entre éducation et culture ni sur la façon dont une «*demande*» du public et une «*adresse*» des artistes doivent s'accorder, personne en revanche ne doute que l'argent soit le nerf de la guerre. Pour Jean-Luc Mélenchon, facile, il suffit de le prendre à ceux qui ne veulent pas le donner. Manuel Valls, lui, est d'abord moins sexy : il n'y a pas d'argent, et le candidat qui en promettrait aux artistes serait un menteur. Il propose néanmoins, par exemple, de reverser à la culture l'argent des publicités dont bénéficient les réseaux *peer to peer*.

Martine Aubry, plus généreuse, promet une augmentation de budget (*lire encadré*). Elle suggère d'abandonner Hadopi au profit d'une contribution mensuelle des internautes de 2 à 5 euros qui serait donnée à la création, mais aussi d'étendre le mécénat aux PME et aux particuliers. Décentraliser est aussi le maître mot. Si bien qu'à 18 heures, à la toute fin des débats, un homme dans la salle prend la parole et risque un jeu de mot qui passe inaperçu : «*L'art est public.*»

Photo **Sébastien Calvet**